

EVANGELISER . . . AU TEMPS DE LA CONQUETE

Le 20 avril dernier nous offrions une journée de travail sur les autochtones; troisième de la série inscrite à notre programmation cette année, le thème en était "Evangelisation et spiritualité autochtone. L'évangélisation a-t-elle changé, tué, favorisé la spiritualité autochtone".

Cette journée a donné lieu à des exposés fort intéressants de même qu'à des échanges parfois difficiles mais éclairants sur la spiritualité actuelle des autochtones et sur le rôle joué par les missionnaires durant ces cinq derniers siècles. Il ne s'agissait pas de lancer la pierre, ou de culpabiliser qui que ce soit, mais de reconnaître l'histoire pour permettre à des spiritualités vivantes de se rencontrer.

Nous reproduisons ici l'exposé de monsieur Edouard Morin (p.m.é) qui a démarré cette journée.

J'ai l'impression d'avoir pris un gros contrat en participant à cette journée autochtone. Mais, je vais quand même essayer d'apporter quelques éléments de réflexion sur la théologie qui a motivé la première Evangelisation. La vision théologique que les missionnaires du temps avaient de la mission a-t-elle permis de découvrir la spiritualité amérindienne? Pour répondre correctement à ces questions, il faut absolument analyser brièvement le contexte politique, social et ecclésial de l'Espagne au début du 16^{ième} siècle.

Il se prépare pour 1992, en République Dominicaine, la quatrième Conférence des évêques de l'Amérique latine. L'Eglise, dans son ensemble, veut "célébrer" ce cinquantième centenaire de l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique. Mais des secteurs importants de l'Eglise des Amériques veulent faire un bilan critique de ces 500 ans et reconnaître les erreurs qui ont été commises. Ils ont bien l'intention de se mettre à l'écoute des premières nations et de faire une synthèse honnête de l'histoire de l'évangélisation à partir de 1492.

DES DANGERS A EVITER

Il y a quand même certains dangers à éviter lorsqu'on fait un retour dans l'histoire; nous en sommes tous conscients. Le premier danger à éviter, ce sont les anachronismes; ne pas juger les faits du passé à partir de critères d'aujourd'hui. Il faut toujours tenir compte des contextes politiques, économiques, sociaux et religieux qui ont marqué les événements qu'on prétend

analyser. Le thème est délicat et conflictuel. Il faut faire preuve d'honnêteté historique.

Le deuxième danger c'est de se faire harakiri; se culpabiliser à l'extrême de sorte qu'on est paralysé pour découvrir des alliances nouvelles, possibles et nécessaires. L'heure est au dialogue, à l'ouverture vers l'autre, à la connaissance réciproque et à de nouveaux cheminements.

Troisième danger, c'est d'avoir des présomptions de vérité; ce ne sont jamais des dossiers clos. Nous devons toujours être en recherche de la vérité historique. Nous avons oublié le passé, ou simplement nous l'ignorons. Nous nous en sommes rendus compte l'été dernier au Québec. L'événement 1992 est pour nous tous l'occasion de chercher des approximations que nous voulons voir converger vers une compréhension mutuelle pour construire quelque chose de nouveau que nous ne pensions pas possible il y a à peine quelques années. Aujourd'hui, plus que jamais, les conditions sont favorables tant en Amérique du Sud et du Centre qu'en Amérique du Nord.

Enfin, le quatrième danger que je vois se situe dans le contexte de la crise économique et politique mondiale. Il faut éviter d'opposer les populations amérindiennes aux secteurs sociaux marginalisés, soumis également à la répression et écrasés par l'oppression. Le cinquième centenaire ne peut nous confiner au 16ième siècle, nous dit le théologien péruvien, Gustavo Gutierrez :

"Opposer l'amérindien au pauvre, comme le font certains, est une façon subtile de rester accroché au passé tout en prétendant adopter une position rénovatrice; ...ne séparons donc pas des réalités qui s'impliquent mutuellement et qui, justement parce qu'elles ne se confondent pas, nous font voir la complexité du monde des pauvres, un monde dépouillé et déprécié".¹

Ce danger nous guette constamment. Les gouvernements au Sud comme au Nord ont toujours tenté d'isoler les différents groupes sociaux pour les mettre en contradiction les uns contre les autres. Diviser pour régner c'est un vieux principe.

Je voudrais mentionner ici certaines difficultés qu'on éprouve dans l'emploi des mots. La terminologie employée par l'occident depuis des siècles est souvent blessante pour les populations amérindiennes parce qu'elle ne rend pas justice à l'histoire. Voici quelques exemples. On parle de 1492 comme un "fait initial" : il l'est pour l'Europe mais non pour l'Amérique. Ce fait "initial" est appelé "découverte" par les Européens et, par les premiers habitants, "dissémination, dissimulation et hypocrisie".

¹ Gustavo Gutierrez, Vers le cinquième centenaire, dans Paginas, octobre 89. (Texte en français disponible chez PME et Entraide missionnaire).

Les premiers parlent de rencontre de deux civilisations, les seconds parlent de rendez-vous manqué ou de non-rencontre. Les uns parlent de conquête, les autres simplement d'invasion et de destruction de cultures millénaires.²

Ceci dit, nous allons étudier de plus près le contexte historique et théologique de la première évangélisation.

LES ACTEURS DE LA CONQUETE

En faisant un survol historique, nous voyons l'Etat espagnol comme premier acteur de la conquête. La Couronne, les Rois (par unification de la Castille et de l'Aragon en 1479) qui donnent cohérence à l'Etat espagnol naissant, contrôle toute la structure de la conquête.

Le deuxième acteur, c'est la noblesse espagnole avec tous les groupes qui y sont liés : Les Grands, qui sont propriétaires terriens, les Chevaliers qui possèdent des titres et les Hidalgos qui seront les acteurs militaires ou les conquistadores lors de la conquête.³

Un troisième acteur : les marchands, les banquiers d'Espagne, de Hollande, d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre et du Portugal.

Le quatrième acteur, c'est l'Eglise qui possède à ce moment-là le tiers des terres d'Espagne et est la troisième puissance après la couronne et la noblesse.

Le cinquième acteur "le Nouveau Monde", l'Indien, l'objet de la conquête.

LES MOTIVATIONS REELLES DE LA CONQUETE

Il y en a trois. La première était d'établir la "Seigneurie de ce monde". Je cite :

"Dieu notre Seigneur a daigné nous donner la seigneurie de ce monde"⁴.

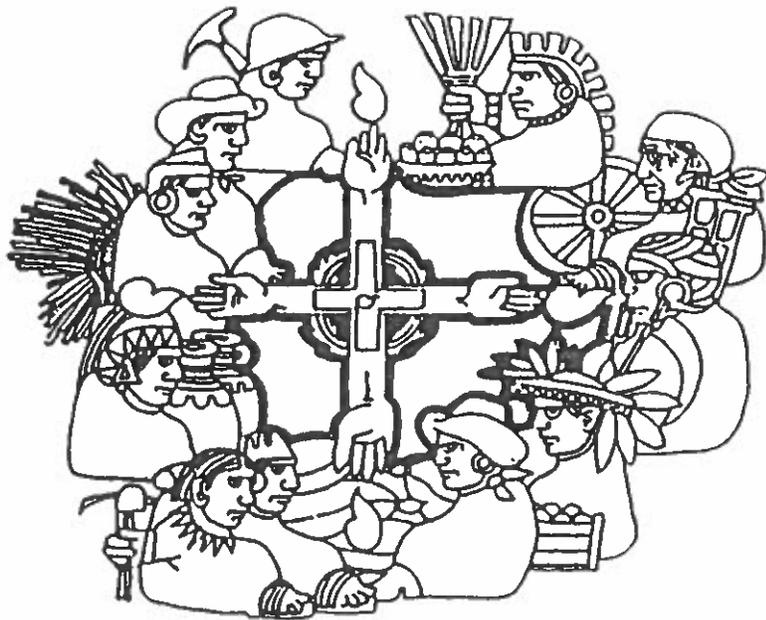
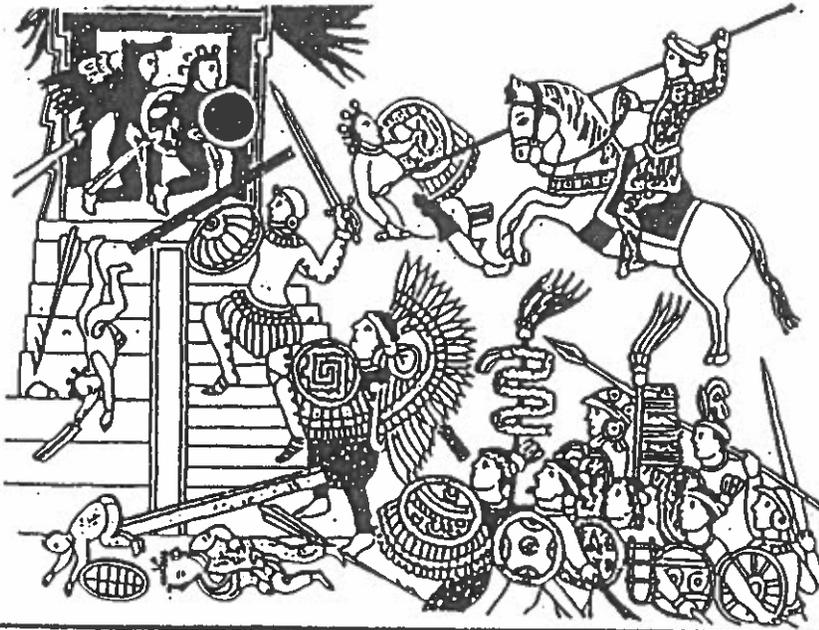
C'était l'introduction de la première loi de l'état (c'est-à-dire, de la Couronne et de l'état des Indes) structuré depuis 1524 en Conseil des Indes. Cette loi, fondée sur la théologie de

² Idem

³ Enrique Dussel, Les motivations réelles de la conquête, dans Concilium, no 232, 1990, p. 44

⁴ Livre des "Leyes de los Reynos de las Indias", Consejo de la Hispanidad, Madrid, 1943, cité dans (3), p. 51

Evangelización de la cultura..



O inculturación del Evangelio?

la chrétienté, permettra les conquêtes, les guerres d'occupation et l'expansion de la culture chrétienne occidentale chez les musulmans et les païens. Il faut se rappeler que, depuis longtemps, l'Espagne était en guerre contre les arabes venus d'Afrique. Ces derniers avaient occupé le sud du territoire espagnol au cours des siècles précédents. Appuyé par les banquiers d'Europe, l'Etat espagnol, en 1492, avait définitivement chassé les arabes en prenant la ville de Grenade, dernière enclave musulmane sur le continent européen.

Combattre les infidèles, les païens "qui mouraient sans salut et dans leur perversion et sorcellerie, planter une croix dans une île, chez un peuple, c'était un acte de domination, de possession, de proclamation de la souveraineté de l'Etat hispanique." C'était "établir la Seigneurie de ce monde."

Une deuxième motivation de la conquête était d'accumuler des richesses en peu de temps. Sur ce point, il existe de nombreux témoignages convergents de missionnaires, de franciscains, de dominicains, de jésuites, de membres des populations autochtones, de chroniqueurs du temps et d'évêques. Un de ces témoins était celui qui, après sa conversion, était devenu le plus grand défenseur des amérindiens, Bartolomé de Las Casas. Il écrivait au roi d'Espagne en 1524 :

"La cause pour laquelle les chrétiens ont fait mourir et détruit un tel nombre infini d'âmes a été seulement d'avoir pour fin ultime l'or et de se remplir de richesses en très peu de jours." ⁶

On se rappellera qu'au moment de la conquête l'Espagne était pratiquement en banqueroute à cause de la longue guerre menée contre les maures. L'or et l'argent volés à l'Amérique (5 fois plus d'or et 10 fois plus d'argent entrèrent en Espagne durant les premières années de la conquête) n'ont pas tellement servi à l'Etat espagnol. Ils ont été utilisés en grande partie pour payer la dette contractée avec les banquiers d'Europe.

Une troisième motivation de la conquête était l'évangélisation. L'évangélisation était devenue comme un pouvoir, une responsabilité de la monarchie, même si l'Eglise demeurait l'agent de la mission. Déjà Colomb exprimait cette motivation dans son Diario en 1492 :

"Vos Altesses, comme catholiques, chrétiens et Princes attachés à la sainte foi chrétienne... ont pensé m'envoyer moi, Christophe Colomb, aux dites parties des Indes

⁵ E. Dussel, oeuvre citée p.48

⁶ idem p.47

pour voir... la manière qu'il pourrait y avoir pour convertir celles-ci à notre foi."⁷

La théologie de la chrétienté

J'aimerais ici donner un bref éclairage sur la théologie de ce moment-là parce qu'en Amérique n'est pas arrivée la théologie mais une théologie, celle de la chrétienté, celle qui a motivé la conquête. Quelle était donc cette théologie "politique" au début du 16ième siècle? Il faut encore une fois en rappeler le contexte historique.

On vivait à cette époque en Europe et en Espagne en particulier dans une société théocratique où coexistaient les totalitarismes politique et religieux. On divisait le monde en deux : les croyants et les païens. Les croyants étaient nos amis, les païens étaient nos ennemis. A partir de cette vision, on justifiait la guerre juste; la guerre était juste si elle était menée contre nos ennemis, c'est-à-dire contre les païens. Et entre deux pays chrétiens qui se faisaient la guerre, on avait quand même le respect de certaines lois : le respect des prisonniers et le respect des biens. Mais dans les guerres contre les pays non chrétiens, c'étaient les lois des guerres romaines qui prévalaient, c'est-à-dire le pillage, les représailles et l'esclavage. En appliquant la théorie de la guerre juste, les guerres de conquête devenaient donc des guerres religieuses.

La théologie de ce moment-là justifiait donc juridiquement et moralement la conquête. Les rois catholiques occupent des pays et soumettent leur population sur la base d'un droit qu'il leur est conféré par les Papes de l'époque. En ce début du 16ième siècle, les théologiens s'inspiraient du vieux postulat du pape Grégoire VII datant de 1080 :

"Les peuples païens doivent se convertir ou disparaître".⁸

En 1454 le pape Nicolas V donne au Portugal tous les royaumes d'Afrique "avec le droit d'envahir, conquérir et soumettre à l'esclavage perpétuel les habitants du continent."⁹

En 1493 le pape Alexandre VI donne à l'Espagne, "plein, libre et total pouvoir, autorité et juridiction sur les terres découverts

⁷ idem, p.51

⁸ F. Moreno R., Historia, ética e Iglesia en América Latina dans Paginas, octobre 1989, p.27

⁹ Bulle Aeterni Regis citée dans La Conquista de América, Con qué derecho? G. Girardi, Editorial DEI, Costa Rica, p.35

tes et à découvrir, vu que ces terres n'appartiennent à aucun prince chrétien.¹⁰

Pour comprendre cette réalité qui nous apparaît, aujourd'hui, une aberration, il faut comprendre ce qu'a été la chrétienté. Son origine remonte à Constantin à partir de l'Edit de Milan en 313 qui fait de la religion chrétienne la religion d'état. L'Eglise qui était persécutée devient persécutrice à partir de cette dialectique entre croyants et non croyants, entre chrétiens et païens. La Croix, motif de persécution, devient symbole de la paix impériale. D'un Christ condamné et crucifié, on en fait le Christ Roi.

La chrétienté, c'est fondamentalement l'Eglise qui s'appuie sur l'Etat pour évangéliser et l'Etat qui s'appuie sur l'Eglise pour régner. La couronne impériale, et plus tard monarchique, garantit à l'Eglise les conditions matérielles et le pouvoir temporel pour son oeuvre évangélisatrice. L'Eglise-empire ou l'Eglise-monarchie constitue un seul bloc historique décidé à conquérir l'hégémonie contre les pouvoirs politiques païens.

Evangéliser au temps de la conquête, c'était quoi?

Dans ce schème de chrétienté, évangéliser c'était imposer par la force, la guerre et la violence une civilisation ou un système de valeurs, sur une base de supériorité morale, civile, religieuse des européens-chrétiens. Par le fait même, c'était affirmer l'infériorité des conquis, des infidèles, des païens et des idolâtres.

Les missionnaires espagnols Bernardo de Misa et Domingo de Betansos disaient que les amérindiens qu'ils avaient rencontrés "se comportaient comme des animaux sans raison". Thomas Ortis croyait qu'ils étaient des ânes. Juan Ginés de Sepulveda, le grand rival de Bartolomé de Las Casas, déclarait qu'ils avaient à peine quelques vestiges d'humanité. D'autres pensaient qu'ils étaient des singes, des demi-singes, des demi-hommes avec des coutumes dépravées, incivilisées; qu'ils étaient menteurs, sensuels, anthropophages.¹¹

Nous voyons ici comment les premiers missionnaires ont perçu les amérindiens. Leur vision venait justifier et renforcer le bien fondé de la conquête et de son oeuvre évangélisatrice en terre d'Amérique.

Evangéliser, c'était également civiliser. Pour les espagnols civiliser c'était intégrer à la vie sociale de la colonie naissante. Pour ce faire, il fallait nier les valeurs et les croyances

¹⁰ Bulle Inter Coetera, idem p.36

¹¹ E. Nawohta Z., El problema indígena : los orígenes. Dans Boletín de Antropología Americana, p.116

des amérindiens. Il fallait au plus vite supprimer leur identité comme groupe, comme culture. Il fallait surtout détruire leur organisation sociale. C'est ce qui explique le fait que, lors de la conquête de Mexico, on ait détruit tout ce qui pouvait constituer la mémoire historique des peuples conquis.

Évangéliser, c'était enfin pacifier. Ici les missionnaires ont joué un rôle idéologique important en appelant à la soumission totale aux conquérants. Ceux qui ne voulaient pas se soumettre aux envahisseurs, ceux qui défendaient leur culture, leurs traditions, leurs coutumes et leur religion devenaient des violents aux yeux des premiers missionnaires. A partir des prémisses théologiques de l'époque, il apparaissait évident que le chemin le plus sûr pour l'évangélisation des païens et l'instauration de la chrétienté n'était pas la liberté mais la soumission au prince chrétien. Compte tenu de sa supériorité morale et du droit concédé par les Papes, l'Espagne, on l'a déjà vu, avait plein pouvoir pour subjuguier les peuples inférieurs pour les évangéliser. Ceux qui résistaient devaient être éliminés.

L'histoire n'a pas tellement changé ici et ailleurs. Les violents ne sont jamais ceux qui mentent, ceux qui oppriment, ceux qui exploitent, ceux qui nous gouvernent, ceux qui détiennent le pouvoir et le défendent par la force, mais ceux et celles qui n'acceptent pas la soumission, l'oppression et l'injustice institutionnalisées. Rappelons-nous l'été dernier au Québec et les événements quotidiens dans presque tous les pays du Sud, du tiers monde. Qui accuse-t-on d'être violents?

Cette façon d'évangéliser a laissé de profondes blessures dans le coeur des amérindiens, blessures non cicatrisées jusqu'à ce jour comme en fait foi cette phrase adressée à Jean Paul II, lors de sa visite au Pérou en 1985, par trois (3) représentants des organisations amériennes des Andes :

"Nous Indiens des Andes et d'Amérique nous profitons de la visite de Jean-Paul II pour vous retourner votre bible parce que durant cinq siècles, elle ne nous a donné ni amour, ni paix, ni justice. Nous vous prions de reprendre de nouveau votre bible et de la remettre à nos oppresseurs parce qu'ils ont plus besoin que nous de ces principes moraux. Depuis la venue de Christophe-Colomb, on a imposé à l'Amérique par la force une culture, une langue, une religion et des valeurs propres de l'Europe".¹²

J'ouvre ici une parenthèse. Il faut voir à **Espace Libre** la pièce de théâtre *La Conquête de Mexico*, de Yves Sioui Durand. Elle nous retourne brutalement dans l'histoire. Il y est fait mention des atrocités et des massacres réalisés par les conquistadores contre les populations aztèques. Rappelons simplement le fait

¹² G. Girardi, oeuvre citée, p.58

suivant : lorsque Hernán Cortés pénétra en 1519 dans la vallée de Anahac, où était situé Tenochtitlán, aujourd'hui México, il y avait une population de 25 millions d'habitants. En 1595, il n'en restait que 1 million 350 mille.

Critique prophétique de la théologie de la chrétienté

Nous allons voir maintenant le courant prophétique qui s'est opposé fermement à la théologie qui justifiait la conquête. Cette génération prophétique était certes minoritaire mais demeurait très importante en nombre (33 % des évêques de 1504 à 1620 en faisait partie selon l'historien Enrique Dussel.)¹³ Plusieurs parmi eux ont défendu les droits et la dignité des amérindiens jusqu'au don de leur vie, comme Antonio de Valdivieso au Nicaragua et Pablo de Torres au Panamá.

Le premier cri prophétique est venu des Amérindiens eux-mêmes, les Mayas du Yucatán. Dans leur livre sacré, Chilam Balam, ils ont écrit :

"C'est seulement par un temps pervers, par des prêtres pervers, qu'entra en nous la tristesse, qu'entra en nous le christianisme. Parce que les très chrétiens arrivèrent ici avec le véritable Dieu; mais cela fut le début de notre misère, le début du tribut, le début de l'aumône, la cause d'où commencera la discorde occulte, le début des luttes avec des armes à feu, le début des bouleversements, le début des dépouillements de tout, le début de l'esclavage pour les dettes, le début de la mort par l'épée, le début des disputes continuelles, le début de la souffrance. Ce fut le début de l'oeuvre des espagnols et des pères (prêtres catholiques)."¹⁴

Le texte de Chilam Balam et du Popol Vuh des Quichés du Guatemala était la mémoire historique du peuple maya. On y retrouve un grand nombre de textes dénonçant l'invasion espagnole et les atrocités qui s'en suivirent.

Dès 1510, par la voix de Antonio De Montesinos, en République Dominicaine, un groupe de dominicains lança la critique de la "relation sociale" de dominateur sur l'amérindien qui s'appelait l'encomienda (l'amérindien devait travailler gratis pour l'espagnol durant un certain temps) :

"Je dois vous faire connaître les fautes que vous commettez contre les indiens... Vous êtes en état de

¹³ E. Dussel, dans Concilium déjà cité, p.54

¹⁴ idem p.54

péché mortel à cause des cruautés que vous commettez contre une race innocente."¹⁵

Quelques années plus tard, le dominicain Bartolomé de Las Casas se convertit à la cause des populations soumises et s'en fait le grand défenseur. Pour lui, le péché socio-politique du moment c'est la conquête. Il ira même dix (10) fois en Espagne pour dénoncer l'immoralité de la théologie de la chrétienté qui continue à nier les droits des amérindiens. Peu après la conquête de México par Hernán Cortès et ses mercenaires, Las Casas attaque violemment l'Espagne et appelle sur elle le châtement de Dieu.

"Dieu doit déverser sur l'Espagne sa colère et sa fureur parce qu'elle s'est rendue coupable pour les richesses volées dans le sang, pour l'assassinat des peuples, pour avoir déshonoré notre foi très sainte par des vols, des injustices, des massacres, des emprisonnements, des usurpations d'états et de territoires d'autrui".¹⁶

Las Casas démontre un immense respect pour l'amérindien, le pauvre et l'opprimé. Selon lui, la guerre de conquête est absolument injustifiable. Il n'existe aucune raison valable pour la mener contre ces "êtres les plus doux et les plus pacifiques du monde, complètement dépourvus d'armes", dira-t-il dans ses nombreuses et virulentes communications avec la Couronne espagnole. Il affirme même que les populations soumises ont le droit légitime de mener une guerre de libération contre les européens.

"Les indiens de tous les pays et de n'importe lequel où nous nous trouvons ont un droit acquis de mener contre nous une guerre très juste et de nous effacer de la face de la terre. Ce droit ils l'ont jusqu'au jour du jugement".¹⁷

Enrique Dussel ajoute ce commentaire à la suite du texte de Las Casas : "Bartolomé justifie donc la guerre de libération des amérindiens contre les européens, à son époque comme à la nôtre. Il aurait appuyé théologiquement la rébellion de Tupac Amaru au Pérou de 1746 à 1782." (Tupac Amaru, de la nation quechua, avait été excommunié par l'évêque de l'époque). Et Dussel poursuit : "il aurait sûrement appuyé la rébellion cubaine de Fidel Castro en 1959".¹⁸ Et nous pouvons inclure celle du Front Sandiniste de Libération au Nicaragua, celle des mayas- cakchiqueles, mayas-

¹⁵ E. Dussel, *Hipotesis para una Historia de la Teologia en America Latina*, Editorial Estela-IEPAL, p.48

¹⁶ E. Dussel, *Hipotesis para una Historia de la Teologia en America Latina*, Coleccion Iglesia Nueva, No.71, p.26

¹⁷ idem p.27

¹⁸ G. Gutierrez, oeuvre citée

quichés et mayas-mames du Guatemala en 1979. Il aurait eu beaucoup à dire au Québec à l'été 90 !

Selon lui, le grand miracle c'est que les amérindiens aient cru en Jésus-Christ malgré l'oppression à laquelle les ont soumis les conquérants. Il s'émerveille devant la foi profonde de ces nouveaux chrétiens. Certainement, Dieu a célébré en eux un miracle de l'Esprit malgré tant de scandales et de contre témoignages.

En terminant, je voudrais répondre à la question que nous nous sommes posée au début de cette intervention : comment les premiers missionnaires ont-ils perçu la spiritualité amérindienne? Je répondrais simplement qu'ils ne l'ont pas perçue et que nous n'avons pas à nous en scandaliser. On n'a pas à se scandaliser du fait qu'ils aient peu valoriser la culture, les traditions, la religion et l'organisation sociale des peuples autochtones, ni qu'ils aient perçu l'évangélisation comme l'unique système de valeurs que seul l'Occident chrétien pouvait offrir et la chrétienté comme unique forme d'organisation civile et religieuse de la société.

Et sur ce point Gustavo Gutierrez nous met en garde contre la manipulation de l'histoire en faisant des comparaisons faciles, en ne respectant pas les coordonnées temporelles et culturelles du passé et en voulant à tout pris que les conditions et les opinions se répètent telles quelles aujourd'hui.

"Affirmer que quelqu'un du passé est brillant intellectuellement parce qu'à son époque, il pensait comme nous aujourd'hui, c'est se laisser contaminer par l'arrogance de l'esprit moderne. (...) Ceux-ci (les missionnaires) s'inscrivent dans un contexte très différent du nôtre tant au niveau social que théologique; le langage aussi est différent. Leur profondeur vient de leurs racines évangéliques et de la manière dont Las Casas a vécu sa fidélité au Seigneur. Nous approcher de ce témoin d'amour de Dieu sur notre continent exige de le respecter dans son monde, son époque, ses sources et d'être lucide sur ses limites. Loin de nous éloigner de son oeuvre, cette attitude nous rapproche de celle-ci sans prétendre la mettre abusivement au service de la façon dont nous défendons aujourd'hui les causes puisant à la même inspiration."¹⁹

J'espère que ces quelques flashes historiques et théologiques nous aideront à mieux situer le contexte de chrétienté dans lequel s'est réalisée la conquête et des corps et des âmes en Amérique

Edouard Morin, p.m.é.

¹⁹ G. Gutierrez, oeuvre citée